

Pop secrète, la chronique musique de François Gorin

Pourquoi j'ai renoncé une fois de plus à rencontrer Greil Marcus

François Gorin Publié le 17/04/2018. Mis à jour le 17/04/2018 à 11h25.



Greil Marcus en 2011. Le critique américain, de passage à Paris, présente son nouveau livre *Three Songs, Three Singers, Three Nations* et participe à une table ronde autour de mai 68.

Photo : John Foley/Daoko/Leemage

Le pape américain de la critique rock visite Paris pour célébrer mai 68. Sous le bras son dernier livre : une nouvelle décoction passionnée de racines folk. Fallait-il recueillir pieusement ses paroles ? Et sinon, pourquoi ?

Le vénérable critique américain Greil Marcus est de passage à Paris pour parler de son nouveau livre (*Three Songs, Three Singers, Three Nations*, éd. Allia) et participer à une table ronde autour de mai 68.

Comme à chaque fois ou presque, on me propose de le rencontrer. Je l'ai fait une fois, ce devait être au début du siècle, quand Denoël publiait *La République Invisible* (copieuse variation sur les *Basement Tapes* de Dylan) et Allia, *Mystery Train*, premier grand livre de l'auteur dès 1975.

Marcus portait des lunettes rondes qui lui donnait l'air d'un hibou, et parlait d'un ton posé. Il était sympathique et pontifiant. En France, il s'est fait connaître via la traduction tardive de *Lipstick Traces*, dix ans après sa parution en 1989. C'est un considérable pavé établissant un lien entre le punk des [Sex Pistols](#) et L'Internationale Situationniste de [Guy Debord](#) et plus loin le dadaïsme de Richard Huelsenbeck.

Voilà qui ne pouvait que séduire les amateurs de rock aimant lire des livres — soit pour arrêter un peu d'écouter des disques, soit pour relancer leur pratique de la chose.

Pape du rock

Pour être tout à fait honnête, la somme marcusienne assommait aussi son lecteur par une érudition labyrinthique, heureusement sous-tendue par une passion sincère. Les universitaires américains travaillent dans un pays où la capacité d'oubli va de pair avec la puissance de production. C'est du moins l'excuse qu'on peut trouver à leur goût immodéré de l'archive et de l'interprétation. Greil Marcus, d'abord critique rock dans *Rolling Stone* comme tant d'autres, est devenu, les décennies passant, le cheveu blanchissant, une sorte de pape du genre. Il donne des cours à l'Université de Berkeley, en Californie ; des conférences ici ou là ; et il publie des livres. Le premier que j'avais lu de lui, il y a déjà bien longtemps, est un recueil de 1969, *Rock'n'roll will stand*, avec déjà Dylan.

Le dernier en date compile trois textes à partir d'autant de chansons : *The Ballad of Hollis Brown* de Bob Dylan (1963), *Last kind words blues* de Geeshie Wiley (1930) et *I wish I was a mole in the ground* de Bascom Lamar Lunsford (1928). Il y a un rapport entre elles mais Greil Marcus ne le souligne pas — peut-être l'aurait-il fait dans notre entretien s'il avait eu lieu. Comme toujours, il creuse. Il trouve des racines, tire des ramifications. La chanson choisie, non pour mettre en valeur son interprète ou son éventuel succès, mais au nom de toutes ses incidences et significations plus ou moins claires, ne peut se suffire d'être une chanson : elle est un document. La manie du document, qui fait des ravages dans notre vocabulaire culturel au moyen du verbe *documenter*, est un grand truc de Marcus. On ne peut pas lui enlever ça : il aime la musique, adore fouiller les archives et il bosse. C'est un prolongement de la critique rock, typiquement américain, qui permet à la fois d'élargir le champ musical et de garder un esprit critique.

— “Lire la prose de ce chantre du pays où le rock est né, me fait toujours le même effet : ça m'intéresse forcément et ça m'agace un peu.”

En parler avec lui pourquoi pas, mais pour en tirer quoi ? Ecrire sur un gars qui écrit sur la musique, c'est prendre une place qu'on pourrait employer à écrire sur la musique. Je ne sais plus pourquoi rien dans le journal n'était sorti de mon entretien avec Greil Marcus ; mais il y avait sûrement de ça. Pour vendre le sujet, il aurait fallu que j'en rajoute, dire que j'avais baisé l'anneau du pape, en totale dévotion. Mais ce n'était pas vrai. Pour un *french rock critic* (je parle ici d'un passé plus ancien), il était vain de prendre pour modèle un Anglais ou un Américain. A moins de vouloir mourir jeune comme Lester Bangs, de se voir en quasi rock star comme [Nick Kent](#)... ou de revenir à la fac comme Greil Marcus, alors même qu'on l'avait quittée sans retour.

Lire la prose de ce chantre du pays où le rock est né, me fait toujours le même effet : ça m'intéresse forcément et ça m'agace un peu. Je le trouve assez cuistre de citer le cinéaste hongrois [Béla Tarr](#) au détour d'un paragraphe — sachant que c'est une référence pointue même pour un cinéophile parisien — mais je l'envie un peu d'avoir la liberté de le faire. Puis ça ne me déplaît pas de constater que face à la rareté des documents, il n'hésite pas à fictionner sur [Geeshie Wiley](#), retrouvant l'instinct du *storyteller* et brouillant les cartes : cela donne un des meilleurs passages de son petit livre. Geeshie Wiley, chanteuse météorique et son formidable *Last kind words blues*, j'en avais fait [un disque rayé](#) il y a six ans : à peine deux mille signes, un tarif honorable pour un morceau totalement obscur, pêché sur l'anthologie *American Primitives, vol. II*, initiée par le défunt John Fahey. C'est d'ailleurs pourquoi on m'a proposé de rencontrer Marcus une fois de plus. C'est au nom de ce même intérêt pour les arcanes de la culture américaine pré-rock, que je reçois régulièrement au journal des objets qui s'y rapportent, émanant de vaillants francs-tireurs de ce côté-ci de l'Atlantique.

Du gris-beige pour des produits culturels

Ce sont souvent des produits culturels emballés d'un gris-beige qui semble être la couleur désignée pour ce genre de sujet (c'est aussi celle du livre de Marcus). Un étonnant jeu de 70 cartes dessinées par Julien Mortimer et légendées par les textes de blues des années 30 et 40, de J.B. Lenoir à Memphis Slim, le tout sous le titre *Little Boy Blue*, aux éditions du Trainailleur. Ou l'album *Rag & Boogie*, racontant la naissance du jazz à travers le destin de deux gosses ainsi nommés à la fin du XIXe siècle — dessins de Christophe Chabouté, texte de Valérie Paumier et Sébastien Troendlé, lui-même pianiste émérite. Format carré, celui d'un 45-tours, éditions Les Rêveurs. Comment tailler une place dans le débit de l'actualité à ces entreprises sympathiques et minoritaires ? En prenant par exemple sur les paroles que je n'ai pas voulu recueillir de Greil Marcus.